 le Canard Enchaîné

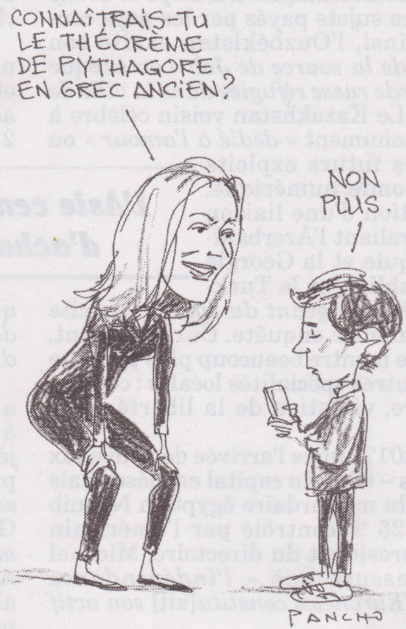
Coup de foudre pour Zeus

Dans "La langue géniale" (Les Belles Lettres), Andrea Marcolongo déclare avec flamme son amour pour le grec ancien.

« *JE NE PORTE PAS de rouge à lèvres, mais, depuis plus de dix ans, j'emporte avec moi, de ville en ville, un exemplaire de l'incomparable "Aperçu d'une histoire de la langue grecque d'Antoine Meillet".* » Universitaire italienne, l'auteure est envoûtée par la langue d'Homère et de Sophocle. Avec Virginia Woolf, elle avoue son addiction : « *Le grec est la langue qui nous tient en esclavage.* » Sa conjugaison ? Non pas un supplice mais un délice. Les verbes se transforment selon le temps (passé, présent, futur) mais aussi selon l'« *effet produit par l'action* » sur le locuteur heureux, affligé ou indifférent.

L'« aoriste », que les lycéens traduisent obligatoirement par le passé simple, est en fait un présent fort, intense, épique, qui décrit l'action absolue, en soi, indépendante des circonstances. Un équivalent français pourrait être ce « *je t'appelle* » qui conclut une conversation, sans précision de temps. Quant au « duel », le pluriel à deux (qui existe dans d'autres langues), c'est le « *nombre du pacte, de l'accord, de l'entente, du couple* ».

Malheureusement, tous ces raffinements sont « *négligés par les versions scolaires* ». Quel gâchis ! Vivant éloge d'une langue morte, ce livre enthousiaste bouillonne d'une colère digne d'Achille contre l'école. Faute d'être initié à l'univers mental de la langue, l'élève est assommé de règles qu'il lui faut apprendre par cœur. Ennui assuré. « *Le moment de l'oubli se situe exactement une minute après avoir rendu sa version de grec au bac* », déplore notre helléniste, ulcérée par un enseignement qui interdit « *toute traduction libre* », soucieux de « *correction grammaticale avant tout* ».



Au-delà de l'école, l'auteure parcourt une longue histoire qui aurait laminé les aspérités d'une langue d'abord régionale, tombée aux mains de scribes et d'académiciens occupés à « *simplifier,* [à] *régulariser* », jusqu'à produire la « *banalisation linguistique* » et la disparition des « *petites étrangetés* ».

Toute à son sympathique plaidoyer, la *signora* Marcolongo oublie que le grec ancien n'a pas le monopole des subtilités. Si la conjugaison française ne connaît pas d'aoriste, elle garde, dans un recoin de sa mémoire, le subtil passé « surcomposé », qui mériterait bien un comité de défense (« *Je l'ai eu su* », « *Ça a eu payé* », comme disait Fernand Raynaud). Quand elle chante les « *plus hautes formes linguistiques de la liberté* » que véhiculerait le grec ancien, l'auteure oublie que l'esclavagiste Athènes s'est imposé moins par les subtilités de sa grammaire que par la force de ses galères.

Mais applaudissons la fougue contagieuse de ce livre passionné, qui « *parle avant tout d'amour* ». La flèche de Cupidon touchera tous les lecteurs, même ceux qui ne savent pas un iota de grec ancien. Sur le podium de l'Olympe, médaille méritée !

Frédéric Pagès

● 198 p., 16,90 €.

14.02.18